

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 80 (1935)
Heft: 10-11

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Autor: E.M. / E.F.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

OUVRAGE SUISSE

Ich bin Soldat und bleib Soldat ! Bilder aus dem schweizerischen Soldatenleben, von Fritz Traffelet. Verlag Francke, A.-G., Bern. Mit einem Geleitwort vom Oberst Korpskommandant Guisan.

Un album plein d'humour et de bonne humeur. Le peintre Traffelet sait observer, et ses croquis sont des scènes vécues. Il a le trait vigoureux et sans se perdre dans les détails, il donne à ses « gris-verts » des attitudes et des expressions criantes de vérité.

Introduit par une vigoureuse préface du colonel commandant de corps Guisan, l'artiste raconte avec une charmante simplicité comment il est arrivé à peindre nos soldats. Son récit explique l'œuvre, animée d'une verve endiablée. Il manie la plume avec autant de sûreté que le pinceau. Il a vécu avec la troupe, il la comprend, il l'aime et on sent qu'il a mis tout son cœur dans ses dessins. Le soldat l'a conquis, il a trouvé dans notre armée, dit-il, une source inépuisable d'inspiration artistique. Que de types bien campés sur leurs jambes, sans pose, pittoresques sans recherche d'effet, parce que naturels et vivants. En regardant avec attention les soldats, il a découvert tout ce qu'il y a d'humain en eux, de « merveilleusement humain ». — « Quand la fatigue semble devoir les terrasser, ils font de leur mieux, parce que le service l'exige. »

En écoutant leurs plaisanteries, leurs chants, au rythme des pas sur la route dure, ou en montagne sur les sentiers pierreux, il retrouve partout ces « riches natures » qui savent être gaies au bon moment et rester sérieuses, graves même quand la situation l'exige.

« Jamais, conclut le peintre, je ne me lasserai d'admirer notre chère armée, de la dessiner et de la peindre ! Les uniformes sont moins brillants qu'autrefois, tout est devenu plus terne extérieurement, mais la silhouette de l'homme est restée jeune et vigoureuse, elle le restera toujours tant que les mots d'Alfred de Vigny garderont leur signification : « Servitude et grandeur militaire. »

Auquel des 19 dessins et aquarelles (couverture comprise) faut-il donner la préférence ? Fantassins, trompette de cavalerie, mitrailleurs en action, attelage d'artillerie au galop, patrouille cycliste, passage de rivière, tous donnent cette impression de naturel parfait. Il en est un, cependant, qui s'impose comme un symbole de la jeune armée : le fantassin appuyé sur son fusil. On le devine souple et endurant, sportif et discipliné, tout en gardant son individualité.

Le peintre Traffelet continuera, nous l'espérons, son œuvre de peintre militaire, si excellemment commencée.

GUERRE MONDIALE

La gloire de Verdun, par le colonel H. Bouvard, breveté d'état-major. — Un vol. grand in-8, de 213 pages avec neuf croquis. — Paris, Payot, 1935. — Prix : 15 fr. français.

Le titre pourrait faire croire à un parti pris de panégyrique. Il n'en est rien. Le livre est un récit simple et clair du rôle joué par Verdun dans la guerre, ainsi que des opérations qui ont eu pour objet la prise de cette place ou sa défense. De l'exposé des faits, du fidèle tableau des combats, de la révélation de ce qui s'est passé dans les états-majors et sur le terrain, c'est-à-dire de la part respective prise aux événements par les chefs et par la troupe, se dégage d'elle-même cette gloire qui s'attache au nom de Verdun.

L'auteur connaît bien l'art militaire. Il est bon écrivain, correct, sobre, ennemi de toute phraséologie. Psychologue pénétrant, juge rigoureux mais bienveillant, il montre beaucoup de pondération et de mesure. Quoiqu'il ne néglige aucun des éléments du problème, il reste à la portée de n'importe quel lecteur, tant il met de clarté dans la description du terrain, dans l'historique des événements, dans la discussion des plans conçus par le haut commandement. De bons croquis du commandant P. Pollacchi contribuent à la clarté du texte (bien que celui-ci contienne certains noms qu'on a quelque peine à retrouver sur les croquis).

En résumé, ce livre peut être considéré comme un modèle de vulgarisation à l'usage des professionnels et de ce qu'on appelle le grand public.

Lieut-col. E. M.

Retour au front, 1934, par Louis Guiral. Préface de Jean Fabry, député de Paris, président de la Commission de l'armée, ancien ministre. — Un vol. in-8 de la « Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale ». — Payot, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Il semblait que les nombreux récits de guerre faits par des combattants devaient, à la longue, tarir en nous les sources d'émotion, de pitié, de commisération.

Lisez le livre de Louis Guiral et vous sentirez à quelles pathétiques profondeurs nous entraîne cet ancien combattant qui, vingt ans après, se souvient. Cette rétrospective est parfois si poignante, si cruellement vivante, qu'elle dépasse par la vérité et la vigueur de ses évocations beaucoup de carnets de route sortis saignants de la tranchée.

Des souvenirs de guerre, M. Louis Guiral en a de plusieurs fronts, mais la plupart de ces images ont pour lui le décousu, l'incohérence du rêve. Ceux qu'il a remportés du front de Champagne, où il passa une année entière, lui semblent plus coordonnés et il a tenté de les raviver en allant revoir cette Champagne pouilleuse qui lui paraît le pays même de la guerre : âpre, dépouillée et nue, la pauvreté de son sol devait la sauver plus longtemps de l'oubli.

Dans le « grand silence qui suit les départs définitifs », l'auteur, escorté des visages de ses compagnons de misère, accomplit ce

douloureux pélerinage. Hélas ! le paysage familier d'autrefois n'est plus qu'un décor usé ; derrière ce masque immobile, rien où l'on puisse accrocher son souvenir. La terre ingrate a tout oublié : les parapets croulent, les boyaux se comblent, la terre se nivelle lentement en ruminant sous sa craie compacte toutes les traces de mort.

M. Guiral avoue que, naïvement, il a tenté de confronter les images idéales qui le hantent avec la réalité, mais il n'a trouvé qu'un squelette où accrocher la chair de ses souvenirs. Il avait oublié que la réalité s'use plus vite qu'une mémoire d'homme.

Au cours de son décevant *Retour au front*, l'ancien combattant n'a trouvé qu'indifférence de la nature et trahison de ce « monstre minéral ». Mais pour celui qui a vécu la vie héroïque et misérable des tranchées, celui qui a creusé des fosses et planté des croix, n'a nul besoin d'une autre réalité que la réalité de ces images intérieures que l'on porte au plus profond de soi.

Ce livre, d'une vie intense, est écrit dans un langue très belle, où le mot vrai reste souvent en deçà de l'émotion qu'il suscite.

E. F.

Le Mystère de Tannenberg, par le général A. A. Noskov. Traduction française de M. L. Lanoix. Un vol. in-8 de la « Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale », avec 3 croquis et 11 gravures hors texte. Prix : 15 fr. — Payot 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

La Bataille de Tannenberg, par R. van Wehrt, ouvrage publié récemment dans la « Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale », donnait un exposé général, du point de vue allemand, de la plus terrible bataille de la guerre sur le front oriental. Le présent ouvrage, *Le Mystère de Tannenberg*, par le général A. A. Noskov, montre la bataille du point de vue russe, et tout spécialement étudie le destin tragique du général Samsonov, « l'homme qui perdit Tannenberg », le commandant de la II^e armée russe qui disparut du champ de bataille sans laisser la moindre trace, après que ses armées eurent été cernées puis anéanties par les armées de Hindenburg. Le général Noskov a, peu de temps après Tannenberg, obtenu des renseignements inédits sur le mystère de Samsonov, par le colonel Vialov, un des principaux officiers d'état-major du chef de la II^e armée. Dix-neuf ans après le drame, il a retrouvé le colonel Lebedev, chef du service des renseignements à ce même état-major, un des plus précieux témoins du drame russe. C'est grâce à ces deux sources que le Général Noskov a pu écrire ce récit d'un intérêt poignant.

Sous le joug allemand, par le capitaine J. La Chaussée. 1 broch. in-8 de 118 pages. — Rouen, 18, rue de l'Hôpital. — 1935.

Ce court récit de trente mois de captivité (juin 1916-novembre 1918) a le mérite d'une grande sincérité. L'auteur a évidemment la volonté de se montrer impartial. Il ne perd un peu de son calme et de sa modération qu'en constatant les conséquences fâcheuses d'un acte dicté pourtant par un très louable sentiment

de patriotisme. Interrogés par les Allemands sur les effets produits sur eux par les gaz, les prisonniers qui en avaient souffert ont cru rendre service au pays en niant qu'ils en eussent été incommodés. Car, pensèrent-ils tout naturellement, si nos ennemis apprennent que ce nouveau moyen de combat est inefficace, sans doute y renonceront-ils. Or, le silence gardé stoïquement par les malheureux qui avaient été intoxiqués s'est retourné contre eux. En effet, ils n'ont pu établir, par la suite, la provenance des graves détériorations subies par leur organisme, de sorte que « de nombreux anciens prisonniers de guerre qui furent gazés ne peuvent présenter un certificat d'origine qui assurerait à leurs jours chancelants une pension d'invalidité bien due ». Situation fort triste et imméritée, sur laquelle il était bon d'appeler l'attention des pouvoirs publics.

Lieut.-colonel E. M.

Les Maîtres de l'espionnage, par le général Max Ronge, dernier chef du Service des renseignements au grand quartier général et à l'état-major général des armées austro-hongroises. Avant-propos et traduction du lieut.-colonel P. Waechter, ancien professeur à l'Ecole supérieure de guerre. — Un vol. in-8 de la « Collection de Mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale ». — Payot, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Le général Max Ronge n'est pas un inconnu et son livre *Les Maîtres de l'espionnage* est somme toute la suite logique d'une œuvre intitulée *Espionnage*, publiée par Payot il y a quelques années. De nombreux lecteurs captivés lui reprochèrent de ne pas donner assez de détails et c'est pour combler cette lacune et pour répondre à ce vœu que l'auteur écrivit cette nouvelle œuvre. Alors que, dans la première, le général Ronge se servait de documents provenant des centres de renseignements autrichiens, dans la seconde, il utilise les documents capturés chez l'ennemi. Ceux-ci, il ne nous le cache pas, ne laissent pas d'être très incomplets, une grande partie d'entre eux ayant été brûlés avant certaines retraites brusquées de l'ennemi, ou rendus illisibles par les conditions atmosphériques, ou l'usure du temps. Malgré tout, de ce fouillis d'archives et de documents de toutes provenances, le général Ronge a su extraire, au prix, on s'en doute, d'un énorme travail, un livre plein d'intérêt où il tire parti judicieusement des nombreuses trouvailles en se plaçant non pas au point de vue stratégique, mais au point de vue Service de renseignements.

Pour la Russie, nous apprenons ainsi l'existence de véritables écoles d'espionnage et de sabotage à Kiev, Riga, Minsk où l'on embauchait des détenus, voire même des criminels que l'on dressait à leur sinistre besogne. Les espions se recrutaient aussi parmi les déserteurs et les prisonniers de guerre.

Le général Ronge reconnaît en toute impartialité que le Service de renseignements russe était bien fait, mais qu'au moment décisif il ne fut pas à la hauteur de sa tâche. Il estime à 10 000 environ le nombre de ses agents !

Le Service de renseignements serbe, fondé sur le patriotisme, trouva dans tous les milieux des collaborateurs dévoués et audacieux. Le contre-espionnage autrichien avait affaire à forte

partie. Les fouilles opérées parmi les archives serbes prouvent l'existence du club révolutionnaire *Slovenski Jug* antérieur à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. Après l'annexion, l'espionnage fit partie intégrante du programme national serbe. Le comité ultra révolutionnaire *Narodna Obrana* ainsi que la *Main noire*, société secrète qui voulait l'effondrement de la monarchie et l'union de tous les Slaves du sud, furent les centres d'espionnage les plus dangereusement actifs pendant la guerre.

Quant aux Monténégrins, dont on ne se méfiait guère, ils fournirent dans les établissements de la marine des Bouches de Cattaro un véritable contingent d'espions qui, par leur ardeur au travail et leur apparente indifférence, avaient su capter la confiance des officiers. Ce n'est qu'en mars 1918 que 2900 de ces travailleurs furent enfin exilés en Hongrie.

Le Service de renseignements italien comptait avant tout sur le dévouement de ses frères de race dispersés. Les documents capturés après l'offensive d'automne 1917 prouvèrent les menées irrédentistes et franc-maçonniques derrière le front.

Les découvertes faites sur l'Isonzo permettent au général Ronge d'affirmer que le Service de renseignements italien avait changé complètement. Il n'avait souvent d'autres ressources que les déclarations des déserteurs cuisinés et les révélations des postes d'écoute téléphoniques. A la lumière des documents saisis après la grande offensive autrichienne, on constate que les Italiens avaient considérablement accru le nombre de ces précieux postes d'écoute qui permettaient de capter presque toutes les conversations ennemis. De plus, le Service de renseignements italien avait des agents très actifs à Berne, St-Gall, Zurich et Genève et c'est de Suisse que partaient les agents chargés de travailler contre l'Autriche dans le Tyrol et au Vorarlberg.

Si l'on ajoute encore une incursion rapide en Roumanie, où la fameuse *Siguranta* s'était mise au service de l'espionnage roumain, nous aurons fait, à la suite du général Ronge, un palpitant voyage chez les principaux ennemis de la double monarchie, voyage original dans les couloirs secrets des Services de renseignements, et si plein de faits divers et d'anecdotes, que le profane même en revient captivé au même degré qu'un professionnel.

E. F.

GUERRE DE L'AVENIR

Heere von Morgen (Armées de demain, par le lieut.-colonel Walther Nehring, 2e édition. — Voggenreiter, Potsdam, 1935, 80 p. petit in-8. — Prix : Mk. 1.80.

Ce livre porte en sous-titre : « Contribution à la question de la motorisation des armées étrangères ». Autant qu'une lecture rapide permet d'en juger, cette contribution est de haute valeur, ne serait-ce que par les tableaux annexés au texte. Nous y trouvons, par exemple, les données les plus récentes sur le nombre et les types de chars de combat de quatorze nations ; des renseignements sur les brigades cuirassées et motorisées anglaises, la division française de choc, et la division « celere » italienne.

L'auteur fait sienne la conclusion à laquelle est arrivée le général Zoppi, dans son livre « I celeri ». Ce n'est plus seulement la mitraille-

leuse, c'est le moteur qui règne aujourd'hui, sur la terre et dans l'air. Il insiste, du point de vue allemand, sur le fait que, partout ailleurs, on a reconnu l'influence révolutionnaire du moteur sur l'art de la guerre, aussi importante que jadis celle de l'invention de la poudre à canon ou de la machine à vapeur. Partout, on motorise, sur une large échelle, troupes de combat et services de transport. L'Allemagne a été jusqu'ici entravée, sous le rapport de la motorisation, par le traité de Versailles. A présent qu'elle a recouvré sa liberté, elle se doit de vouer la plus grande attention à la question vitale de la motorisation. Mais elle ne doit pas, pour cela négliger le facteur essentiel, l'homme. S'il faut que le soldat allemand de l'avenir sache manier un moteur, il faut aussi qu'il soit bien entraîné, et, surtout, qu'il ait la tête froide et le cœur chaud.

Et cela est vrai non seulement pour le soldat allemand, mais pour tout le monde, sans en excepter le milicien suisse. L.

La guerre moderne, par le capitaine B.-H. Liddell Hart (traduit de l'anglais par Henri Thies). Un volume in-8 de 253 pages. Editions de la « Nouvelle Revue Critique », 11, rue François-Mouthon, à Paris. 1935. Prix : 20 fr. (français).

L'auteur de cet ouvrage est le critique militaire du *Times*. La façon dont il parle de moi m'empêche de dire qu'il est considéré comme occupant un des premiers rangs parmi nos confrères de la presse professionnelle, et que son nouveau livre présente une importance capitale, que lui confèrent son sujet et la manière dont il est traité.

Je me contenterai d'en indiquer les grandes lignes et de montrer la hardiesse de ses conceptions, dont l'originalité ne se reconnaît pas sans un certain effort d'attention, les chapitres se suivant sans lien apparent, parce que ce sont des conférences ou des articles de revues mis bout à bout.

D'après Liddell Hart, on commet une erreur grave en continuant à demander la fin des conflits à l'écrasement de l'armée ennemie : il faut fuir la bataille, au lieu de la rechercher. Cette théorie rejette celle que le maréchal Lyautey résumait en ces termes : « Montrer sa force pour n'avoir pas à s'en servir ». N'est-ce pas ce que vient de faire l'Angleterre en concentrant ses forces navales dans la Méditerranée ? En vertu du même principe, certains penseurs plus ou moins utopistes ne réclament-ils pas le développement de l'aviation à l'exclusion de tous les autres moyens de guerre, parce qu'ils attribuent à cette arme une formidable puissance d'intimidation, de terrorisation ?

Les marines en guerre de 1914-1918 ont exercé une action catalytique, une action de présence lointaine, en restant dans leurs ports et en s'abstenant de risquer une rencontre, sauf une fois : à proximité du Jutland.

Réduite à être surtout un épouvantail, l'armée pourra-t-elle n'être qu'une simple façade ? La videra-t-on de tous les éléments qui constituent sa force ? — Non. La menace est sans effet moral si elle ne peut produire un effet matériel. Montrer de la force n'a de valeur que si on a de la force. La possession d'une puissance incontestable est nécessaire.

Cette puissance, on l'obtiendra par la qualité des hommes,

non par leur quantité, et par la qualité du matériel. On profitera donc des nouvelles ressources procurées par la science et l'industrie, c'est-à-dire en préparant l'utilisation à plein de la mitrailleuse et de la torpille, du char et du sous-marin, de l'avion et de l'hydravion, des gaz de combat et des écrans de fumée, sans compter la T. S. F., l'automobilisme et les autres moyens de communication et de transport.

Sans doute, toutes les armées ont adopté déjà ces nouveautés. Mais elles les ont admises avec tant de prudence, de timidité, de parcimonie, que leur introduction ne peut guère modifier profondément la conduite des opérations, la stratégie et la tactique.

Cependant, on peut entrevoir, dès à présent, les conséquences de cette introduction à dose massive.

D'après Liddell Hart, l'infanterie pourra, sans inconvenient, subir de fortes réductions. La mécanisation augmente l'invulnérabilité des combattants ainsi que leur mobilité, et l'emploi d'armes à tir rapide (mitrailleuses et fusils-mitrailleurs) compense la diminution du nombre des fantassins.

Les armes vraiment combattantes se divisoront, par la force des choses, en deux catégories, selon qu'elles seront d'un déplacement rapide grâce à la motorisation ou qu'elles ne seront pas dotées de moyens de transport : les unes constitueront les troupes de première ligne, les autres fourniront les troupes de protection.

La stratégie devra tenir compte des possibilités ainsi créées.

L'aviation semble appelée à exercer une action décisive, au cours des guerres futures, au moins pour atteindre ce qu'on appelle des buts économiques, les forces de terre ne pouvant y contribuer si elles ne sont mécanisées. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur le rôle prédominant de l'armée de l'air : il a été exposé à plusieurs reprises aux lecteurs de la *Revue militaire suisse*. Ils ont été également mis au courant des problèmes relatifs à l'emploi des chars de combat, problèmes auxquels Liddell Hart consacre d'assez copieux développements.

Il résume sa théorie en quelques formules du genre de celles-ci :

Concentrer la force contre la faiblesse. — Ne jamais faire ce qu'attend l'ennemi. — Le laisser toujours dans l'incertitude. — Rechercher la solution la plus facile et celle qui donne les meilleurs résultats. — Etablir toujours les plans à plusieurs branches pour pouvoir faire face à différentes éventualités. — S'abstenir de tout ce qui peut ne pas réussir. — Ne jamais renouveler une tentative qui a échoué. — Ne pas chercher à détruire, mais essayer de désorganiser, et exploiter la situation créée par cette désorganisation.

Certaines de ces suggestions ont quelque chose de paradoxal, mais elles méritent examen. *La guerre moderne* est un livre à méditer.

Lieut.-col. E. M.

La fin de la nation armée, *.** — Paris, Berger-Levrault, 1934, 73 pages, petit in-8.

Cette brochure, écrite d'un style fort alerte, trompe en bien. On n'y trouve pas, comme son titre pourrait le laisser entendre, un violent réquisitoire contre la nation armée et les milices à la

suisse. C'est un exposé fort objectif des avantages et inconvénients de la nation armée et de l'armée de métier, et les conclusions auxquelles il aboutit n'ont rien de révolutionnaire. Je les résume ci-dessous :

Les nations armées d'aujourd'hui paraissent avoir perdu les avantages tout relatifs du nombre pour n'en garder que les inconvénients. Au contraire, les armées de métier, plus souples et plus manœuvrières, paraissent plus aptes à la mission de force. Il faut donc conclure à un changement radical d'organisation militaire. Mais, pour diverses raisons, ce changement radical est impossible à l'heure actuelle. Il faut donc s'orienter vers un moyen terme, dans une voie sur laquelle un pas a déjà été fait. L'armée de métier a réapparu, un peu partout, comme contrepartie obligatoire du service à très court terme. D'abord pour les colonies, ensuite pour la couverture, et surtout pour l'encadrement de la nation armée. Le moyen terme est donc celui-ci : les militaires de carrière devront être assez nombreux pour former d'abord une couverture efficace, ensuite pour encadrer suffisamment les troupes qui entreront en opérations, et pour fournir un cadre d'instruction très ferme aux dépôts.

Il faut, en outre, faire comprendre qu'une armée forte est le seul moyen d'obtenir le respect. Conclusions auxquelles on ne peut que s'associer, pour ce qui concerne la France.

Du point de vue suisse, je relève incidemment deux phrases significatives : « La fortification toute seule ne peut pas donner la sécurité. Si l'obstacle fortification est inerte, mal entretenu ou surmontable, l'assaillant s'y fraie un passage par la force ; s'il le juge trop pénible à forcer, il passe ailleurs. » Dans l'état actuel des choses, le mot : ailleurs, sous la plume d'un Français, ne peut signifier autre chose que : par la Suisse. Il faut espérer que cela voudra bientôt dire : nulle part, lorsque nos frontières seront enfin fortifiées et défendues comme notre situation géographique l'exige impérieusement.

L.

ARTILLERIE

Geschütz und Schuss, par le Dr L. Hänert, Ecole de marine de Mürwik. 2^e édition. — J. Springer Berlin, 1935. — Prix : RM. 27.—.

Il s'agit d'une réédition de l'ouvrage paru il y a quelques années sous le même titre. L'auteur y a ajouté un chapitre sur les projectiles et leur effet, mais a conservé à l'ensemble le même caractère que précédemment. C'est dire que cet ouvrage donne une notion très complète en même temps que facile à comprendre des problèmes de la balistique ainsi que de la mécanique des pièces. Pour quiconque n'est pas très versé dans ces matières, ce livre représente un guide suffisamment complet et permet d'aborder avec fruit l'étude de ces problèmes parfois quelque peu complexes. Pour aider à cette étude, l'auteur a fait précéder l'ouvrage proprement dit d'un chapitre sur le calcul différentiel et intégral et sur les principales notions de mécanique.

Comme l'indique le titre même du volume, cet ouvrage s'adresse en première ligne aux officiers d'artillerie qui désireraient compléter les connaissances forcément sommaires qu'ils peuvent recevoir à leur école d'officiers.

Sall.

HISTOIRE

Le Calvaire de Madagascar. *Notes et souvenirs de l'expédition de 1895*, par le général Reibell. Lettre-préface du général Aubé. 1935. Un volume grand in-8 de XX-200 pages, avec 4 dessins dans le texte et hors texte, 4 photographies et 3 croquis en couleurs. — Prix : 15 francs. — Editions Berger-Levrault.

La France, fidèle à ses traditions et fière de son glorieux passé, célèbre cette année le quarantième anniversaire de l'un des épisodes les plus émouvants de son histoire coloniale : la conquête de Madagascar en 1895. De grandes cérémonies commémoreront ce souvenir.

Il était donc nécessaire qu'une étude d'ensemble fût publiée sur ce drame et complétât le rapport qu'en établit, dès 1896, le général Duchesne, commandant le corps expéditionnaire. L'un des artisans de cette grande œuvre, le général Reibell, en a tracé un tableau d'une vie intense.

Il décrit tour à tour le voyage d'aller, les multiples incidents que souleva l'organisation de la colonne au débarqué à Majunga, l'établissement laborieux du Service des étapes, enfin la marche en avant sous les ordres du général Duchesne, jusqu'à la capitulation de Tananarive, qui mit fin à la conquête le 30 septembre 1895.

Mais les pertes avaient été terribles. Les Européens en particulier succombèrent, moins sous les coups des Hovas que terrassés par les maladies épidémiques. Après le rapatriement des survivants, 3000 hommes restaient sur place sous les ordres du général Voyron.

Il est infiniment émouvant de suivre pas à pas avec l'auteur les péripéties de cette expédition si difficile et si meurtrière. Le général Reibell a su la faire revivre en émaillant son récit d'une foule d'anecdotes pittoresques et souvent fort amusantes, qui le rendent d'une lecture agréable et facile.

C'est là un document très précieux sur l'histoire coloniale de la fin du siècle dernier, où de grands noms apparaissent déjà : Lamy, de Cointet, Venot, Voyron, Bailloud, Aubé, de Torcy et Degoutte.

BIOGRAPHIE

Guillaume Rüstow, par Marcel Herwegh. Un grand soldat, un grand caractère. Avec lettres inédites, en fac-similé, de Garibaldi et de Bismarck. Préface du général Duval. Editions Victor Attinger, Neuchâtel. 1935.

En 1850, un jeune lieutenant du génie prussien, Guillaume Rüstow, arrivait à Zurich, se faisait naturaliser Suisse, et entrait comme major dans l'armée fédérale. Avancement singulièrement rapide, mais explicable si l'on tient compte des idées politiques d'alors en Suisse.

Rüstow s'était échappé de la forteresse de Posen, où il était enfermé depuis six mois pour avoir manifesté trop ouvertement ses idées libérales. Accusé d'excitation à la haute trahison et de lèse-majesté, il avait été condamné à trente et un ans d'emprisonnement. C'étaient là des recommandations suffisantes pour

trouver dans la Suisse de 1848 des protecteurs influents, pour que toutes les portes s'ouvrent devant le fugitif.

Rüstow était une victime de la « réaction », mais il était aussi une grande intelligence, un caractère, un homme d'action ; il s'imposa bientôt à ses protecteurs. Son autorité et sa réputation dépassèrent nos frontières, comme écrivain militaire surtout. Son œuvre est immense. Il a écrit plus de 40 ouvrages. Les plus connus ont été traduits en plusieurs langues : *Histoire de l'infanterie* (1857), *La discipline et la tactique de Jules César* (1855), *La guerre de Crimée* (1856), *Tactique générale* (1858), *Guerre d'Italie en 1860* (1861), *Théorie de la petite guerre* (1862), *L'art militaire au XIXe siècle* (1869). Il collaborait en outre à quantité de revues étrangères, professait à l'Ecole polytechnique fédérale et aux écoles d'état-major.

Jamais il ne pardonna à l'Allemagne les souffrances et les humiliations qu'il y avait subies. Il ne regretta jamais sa patrie, ce qui pour nous est un sentiment incompréhensible et blâmable, car la patrie est au-dessus des partis politiques ; les régimes passent, la patrie demeure. Renier son pays parce qu'on y a été traité injustement ne correspond pas à notre idéal de l'officier de carrière et du patriote. « Que ton pays ait tort ou raison, c'est ton pays ! » disent les Anglais.

Rüstow était colonel d'état-major lorsqu'en 1860, appelé par Mazzini, il s'engagea dans l'armée de Garibaldi avec le grade de colonel-brigadier. Il se distingua à la bataille de Santa-Maria de Capone, et à celle du Volturne, où il eut trois chevaux tués sous lui. Il entra à Naples avec Garibaldi et reprit ensuite sa carrière militaire en Suisse ; plus heureux que les Suisses engagés à la Légion étrangère de nos jours, on ne l'accusa pas d'avoir « diminué la puissance défensive de la Suisse ».

Il jugeait les événements politiques de l'Europe avec beaucoup de perspicacité. Il vit venir la guerre de 1870-71 et en prévit les conséquences. Il avait averti ses amis français, il connaissait la préparation de l'armée prussienne ; ses avis ne furent pas écoutés.

Il perdit ses deux frères, officiers prussiens, tombés pendant la guerre de 1866, contre l'Autriche. Ennemi irréconciliable de l'Allemagne bismarckienne et triomphante, il assista avec une rage impuissante à la manifestation de la Tonhalle, à Zurich, en 1871, où les Allemands immigrés célébrèrent un peu trop bruyamment la victoire.

Dans ses mémoires, dont M. Marcel Herwagh nous donne des fragments, sa nature violente et passionnée se montre sans fard. Il invente ses adversaires et ses contradicteurs sans aucune mesure. Les ministres français Ollivier et de Gramont (1870) sont « foncièrement bêtes et névrosés ». Thiers a « une intelligence bornée », ses ennemis sont de « complets imbéciles, des voleurs, des chevaliers d'industrie, des scélérats, des voyous, d'abjects taenias, des gredins, des charcutiers enrichis, des eunuques, des crétins du Valais » ! Cette crudité d'expression lui attira de nombreux ennemis.

Bien que libéral, il s'attaqua avec véhémence au plutocratisme juif, et démasqua le rôle d'excitateurs belliqueux des « Judéo-Germain » . Anticlérical militant, il défendit avec conviction toutes les idées qui ont passionné la génération de 1848, mais qui, actuellement, dégonflées, rendent un son creux et n'ont plus qu'une valeur historique.

La fin de sa vie fut assombrie par l'ingratitude de son entourage, par des déceptions et des échagris de toutes sortes qui minèrent sa résistance physique et morale. Il se donna la mort en 1878.

Le général Duval a écrit pour ce livre une préface dans laquelle il fait l'éloge du colonel Rüstow, qui a été « un des meilleurs initiateurs de la méthode des sciences militaires. Il a inspiré la plupart des règlements de service en campagne et de manœuvres de son temps. A certains égards, son influence dure encore ; l'esprit de son enseignement n'a rien perdu de sa valeur ».

ÉTUDE LITTÉRAIRE

Chouteau et Robert de Traz. Französisches Soldatentum. Mit einem Vorwort von Kurt Hesse und Walter Mönch. Wilh. Gottl. Korn-Verlag. Breslau 1935.

Sous ce titre, des officiers et des professeurs allemands ont étudié deux exemples de littérature militaire française qui doivent éclairer le lecteur allemand sur les méthodes d'éducation de l'armée française.

Il s'agit de démontrer que le soldat allemand et le soldat français « qui ont toujours été les meilleurs du monde » sont éduqués d'après des principes essentiellement différents ; l'un est dominé par le sentiment de la collectivité, l'autre agit en tant qu'individu obéissant à la règle commune. Pour l'officier français, commander c'est convaincre.

D'autre part, le soldat français et le soldat allemand poursuivent le même but, la base de l'éducation morale du soldat est la même, on cherche à lui inculquer les vertus militaires, la guerre est représentée dans toute sa dure réalité, et la discipline est considérée comme la condition indispensable de toute action de guerre.

Pourtant les méthodes diffèrent. En Allemagne, le point de vue éducatif est inséparable de la conduite de la troupe et de l'instruction, on cherche à former un type idéal, caractéristique, essentiellement allemand, sans que l'influence personnelle du chef, comme modèle à imiter, soit déterminante.

En France, où la formation de l'officier est plus théorique, plus scientifique qu'en Allemagne, on s'adresse avant tout à la raison, on cherche à développer l'intelligence, à créer un soldat de qualité supérieure, une forte individualité. L'influence du chef est prédominante, il façonne l'âme de ses hommes, il les imprègne de son esprit. S'il tombe, cet esprit lui survit. Il est un exemple vivant. Le général Duffour, en parlant des écoles militaires, dans la *Revue militaire suisse*, estime que l'armée doit être le miroir de la nation entière, dont elle représente la culture traditionnelle.

Le major Hesse, privat docent à l'Université de Berlin, a choisi, pour illustrer sa thèse, une conférence du commandant Chouteau aux élèves de Saint-Cyr : « l'officier », et un chapitre de *L'Homme dans le rang* de Robert de Traz : « Lieutenant d'infanterie », tous deux excellemment traduits par le Dr Mönch.

Ces deux exemples sont précédés d'une étude du major Hesse : « le soldat allemand et le soldat français », et d'une dissertation du Dr Mönch « les bases du développement spirituel du

peuple français et de ses institutions militaires, dans l'histoire ».

Le Dr Mönch fait l'historique de la formation du peuple français. Chacune des trois races qui le composent : Celto-gaulois, Romains et Francs-Germais a apporté à l'ensemble ses vertus et ses défauts propres. Fondus en une nation, la féodalité leur a donné des notions d'honneur militaire et d'héroïsme que la monarchie et l'empire ont si fortement développées. Il rend un éclatant hommage au soldat de la dernière guerre.

Le rôle éducatif de l'officier français atteint les plus hautes sphères de la psychologie. Dans sa belle conférence aux élèves de St-Cyr, le commandant Chouteau parle de cette « joie d'apôtre » que connaissaient déjà les héros de la chanson de Roland, au IX^e siècle, de cette félicité paradisiaque qu'éprouve le soldat en donnant sa vie. « Vous avez choisi la plus belle carrière qui existe, le rôle de l'officier n'est ni un métier ni une profession, mais une vocation, fonction sacrée, un sacerdoce. »

Le *lieutenant d'infanterie* de Robert de Traz est un morceau de choix qui devrait être lu aux élèves de nos écoles d'officiers. Le major Hesse et le Dr Mönch considèrent les idées et les suggestions contenues dans ce récit comme spécifiquement françaises. Nous nous permettons de leur faire remarquer qu'elles sont avant tout suisses, comme le livre dont elles sont extraites. Les auteurs ont purement et simplement annexé à la France Robert de Traz, major dans l'armée suisse.

Le lieutenant d'infanterie dont ils étudient les réflexes au combat, a porté l'uniforme suisse et s'exprime, pense et agit dans l'esprit de nos règlements et de l'éducation qu'il a reçue comme officier suisse. Le fait que Robert de Traz écrit en français, ne signifie pas que tout ce qu'il exprime s'applique, sans autres, à l'officier français. Il est évident que, sur bien des points, on peut donner raison au major Hesse, mais son erreur est de considérer comme français un écrivain qui a pensé *L'Homme dans le rang*, un livre qui caractérise les méthodes d'éducation de l'armée suisse, aussi bien en Suisse française qu'en Suisse allemande.

En choisissant le récit de Robert de Traz comme exemple typique de psychologie militaire française, MM. Hesse et Mönch se sont trompés d'une façon assez plaisante. Il se trouve, en effet, que le lieutenant d'infanterie qui a inspiré Robert de Traz était un *Suisse allemand*, actuellement colonel-instructeur. L'influence de cet officier sur la recrue de Traz a été si forte qu'il en a fait le héros de *L'Homme dans le rang*, en y ajoutant ses expériences personnelles, une fois devenu lui-même officier.

L'essai de psychologie militaire comparée que nous donne l'éditeur Korn est écrit dans le meilleur esprit. Il étudie très impartiallement les méthodes françaises. Mais nous tenons à souligner l'erreur de son jugement quand il confond la Suisse française avec la France.

En vérité, l'étude du major Hesse compare les méthodes d'éducation allemandes, françaises *et suisses*, les deux dernières se révélant comme très semblables.

Le lieutenant d'infanterie de Robert de Traz n'est pas français, il est suisse tout court, et non pas suisse français ; car il n'y a pas deux armées suisses, mais une seule dont les traditions ne sont ni allemandes ni françaises. Que les auteurs d'un livre du plus haut intérêt nous pardonnent cette rectification nécessaire. Il faut rendre à César ce qui appartient à César. V.